

Avant-propos

De nos jours, on peut facilement constater que l'échange des lettres privées a tellement diminué qu'il est devenu presque insignifiant, du moins comparé à celui de l'époque de Flaubert.

Avec les continuelles inventions techniques, la Correspondance d'antan a donc de plus en plus passé le flambeau, tout d'abord au téléphone puis, ces dernières années, au modernisme virtuel, tel le courrier électronique et le téléphone portable avec les "SMS" et les "MMS", expédiés sous forme de messages tout courts. Ainsi les relations épistolaires se sont-elles réduites au détriment des recherches des savants futurs qui, un jour, seront chargés d'explorer la sociologie littéraire de notre époque.

Si l'historien est impressionné par l'ampleur de la correspondance des grands personnages littéraires depuis l'époque classiques d'un Cicéron jusqu'aux temps plus "récents" d'une M^{me} de Sévigné, il ne doit pas non plus être sans admiration devant la richesse épistolaire d'un Gustave Flaubert.

En effet, la volumineuse correspondance de cet écrivain constitue un véritable écho de tout un monde et révèle le portrait d'un homme d'un caractère complexe, parfois même contradictoire, très sensible avec un grand besoin d'épanchement.

Ses lettres, qui manifestent une énorme fécondité d'idées, en plus de nous fournir un examen des critères du roman en tant que genre artistique, nous ont laissé un document précieux sur la société bourgeoise du XIX^e siècle : politique, religion, moeurs et coutumes ; les problèmes et

les angoisses de l'écrivain ; ses contacts intellectuels et ses amitiés – quelques-unes féminines – nous faisant entrer un peu au coeur de son intimité d'homme.

Les lettres, surtout celles écrites à Louise Colet, nous apportent, sans aucun doute, la contribution la plus importante à l'introduction à ses oeuvres, notamment à celle de *Madame Bovary*.

Il est à remarquer que Flaubert avait soigneusement gardé toute sorte de correspondance, que ce soient de petits billets ou de longues lettres. Or, certaines de ces lettres "trop intimes" ont disparu après sa mort, sans doute escamotées par quelqu'un de la famille.

Flaubert, toujours si soucieux de bien construire des phrases à l'harmonie parfaite, souvent en proie aux fameuses "affres du style", exprime dans la Correspondance une spontanéité frappante qui contraste nettement avec la rigueur dans l'élaboration de ses oeuvres.

Les lettres, si spontanées et si variantes, n'étant destinées qu'à ses intimes, sans aucune intention de publication, manquent souvent aux règles de grammaire et d'orthographe autant qu'à "la décence" et à la pudeur.

Remarquons qu'il les écrivait déjà fatigué après une journée de travail d'écriture, en plus, souvent à une heure tardive, voire dans la nuit. Voilà une des raisons de la présence de certaines incorrections du style dans cette correspondance tellement captivante.

Un écrivain en herbe

“Quelle plate boutique que l’existence. Je deviens de plus en plus sombre, de plus en plus âcre et hargneux”, se plaint Gustave Flaubert, “le reclus de Croisset”, dans une des nombreuses lettres qui constituent cette volumineuse correspondance dans laquelle l’infatigable épistolier dit tout sur lui-même.

L’écrivain Gustave Flaubert, à classer parmi les grands classiques français, est né le jeudi 13 décembre 1821 à Rouen. Normand de son ascendance du côté maternel et fils d’un chirurgien en chef, il est le cinquième enfant d’une famille qui en compte au total six dont trois sont morts en bas âge. C’est le frère aîné, Achille, qui succédera à son père comme médecin-chef à l’hôpital de Rouen. La soeur de Gustave, Caroline, qui est la plus jeune de tous ces enfants, sera pendant sa courte vie – elle meurt en 1846, seulement âgée de 22 ans – celle pour qui Gustave aura le plus d’affection.

La maison natale de Gustave, Hôtel-Dieu de Rouen, un bâtiment imposant construit sous LouisXV dans un style très lourd, abritait le médecin en chef de cet hôpital. C’est d’une de ces fenêtres que le jeune Gustave voyait les malades flâner dans les allées et les brancardiers transporter des cadavres au laboratoire pour la dissection. “Que de fois, avec ma soeur, n’avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés... Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller”, se

souvent-il dans une lettre à Louise Colet le 7 juillet 1853. Et dans cette même lettre, il lui parle d'autres observations, non moins sinistres, faites à cet hôpital : "La première fois que j'ai vu des fous, c'était ici à l'hôpital général... Dans les cellules, assises et attachées par le milieu du corps, nues jusqu'à la ceinture et toutes (sic !) échevelées, une douzaine de femmes hurlant et se déchirant la figure avec les ongles. J'avais peut-être à cette époque six à sept ans."

C'est donc dans une atmosphère souvent chargée de tristesse, voire d'horreurs, que le jeune Gustave a grandi et dont il a subi l'influence. Mais au milieu de cette tristesse du vieil hôpital, le jeune garçon prend beaucoup de plaisir à écouter les contes et les vieilles histoires que lui lit M^{me} Julie qui était entrée au service des Flaubert quelques années après la naissance de Gustave.

Le souvenir de cette domestique qui lui restera fidèle toute la vie jusqu'à la mort de l'écrivain, revit dans le livre de ce dernier, *Un Coeur simple*. Nourri de tous ces récits et de la lecture de livres d'aventure de toutes sortes, le jeune Gustave manifeste dès l'âge de dix ans son goût pour l'écriture. Ainsi, dans une lettre de février 1831, propose-t-il à son meilleur ami, Ernest Chevalier, que les deux écrivent "des histoires", proposition faite dans un langage truffé de toutes les incorrections de petit écolier. "Je te prie de me répondre et me dire si tu veux nous associer pour écrire des histoires et je t'en prie dit-moi le, parceque ci tu veux bien nous associer, je t'enverrai des cahiers que j'ai commencé à écrire..." (sic !)

En fait, c'est en 1831 que Gustave entre au Collège royale de Rouen dans la classe de huitième puis, en 1832, c'est l'entrée en septième avec, comme condisciple, entre autres, Ernest Chevalier, premier confident et "cher ami, le tien jusqu'à la mort" comme Gustave termine une de ses nombreuses lettres à son "très cher ami pour la vie".

Après un échange de plusieurs lettres chaque mois, surtout dans les années trente, leur correspondance s'espace de plus en plus. Les deux anciens condisciples perdront finalement le contact, Ernest Chevalier étant devenu procureur impérial ailleurs en France.

Parmi les autres camarades de classe, il y a Louis Bouilhet qui ne restera pas seulement son fidèle ami jusqu'à la mort mais qui sera plus tard également son premier "conseiller littéraire".

Un troisième condisciple est Alfred Le Poittevin, son aîné de trois ans. Il fréquente la maison natale de Gustave qui, très tôt, subit l'ascendant de son ami plus âgé.

Les deux garçons sont de vraies âmes soeurs faisant preuve, dès leur prime jeunesse, non seulement d'un pessimisme profond, voire désespéré marqué par le nihilisme et le dégoût de la vie mais aussi d'un goût passionné pour les lettres.

Ces trois jeunes gens ont donc quelque chose en commun : s'étant jurés de vivre rien que pour l'Art, ils s'intéressent vivement au théâtre et à la littérature en avalant des livres de classiques divers tels Dante, Rabelais Walter Scott, Dumas, Victor Hugo et Byron ainsi que les contes fantastiques de Balzac.

C'est aussi avec Caroline, la soeur de Gustave, que ces quatre camarades montent des pièces en tout genre dans la salle de billard du docteur Flaubert, salle qu'ils appellent le "Théâtre du Billard".

2

Oeuvres de jeunesse

Après avoir rédigé, en cinquième, en 1835, *Arts et Progrès*, Flaubert fait ses vrais débuts dans le monde littéraire à quinze ans, donc en 1836, en écrivant ses premiers contes.

En fait, cette année-là marque le commencement de ses oeuvres de jeunesse écrites entre les années 1836-1842, oeuvres qui embrassent une variété de genres : récits surnaturels, suicide, hantise intime, jalousie etc.

Un Parfum à sentir ou les Baladins est un conte de saltimbanques. C'est l'histoire lugubre d'une femme qui, répudiée par son entourage, se jette dans la Seine où elle se noie. La faute de cette tragédie est, selon l'auteur, la société imbue d'idées reçues.

Rage et Impuissance de 1836 continue la série de "contes noirs" dans lesquels la vie est décrite comme une souffrance, un passage éphémère, sans lendemain. Dans cette œuvre, il s'agit d'un médecin qui, afin de pouvoir s'endormir, avale quelques pilules d'opium sous l'effet desquelles il rêve de l'Orient avec son soleil brûlant, ses sérails et ses jours de volupté. Mais le rêve s'efface et, finalement, enterré vivant, il meurt dans sa tombe en proférant des blasphèmes.

Plus tard, Flaubert écrit *La Peste à Florence*, autre conte noir qui se déroule dans un décor d'images sinistres avec des épidémies et des cadavres décomposés. Il est

question d'un fratricide dû aux humiliations subies par le frère cadet de la famille. Cette triste histoire est sans doute à attribuer aux propres expériences du jeune Gustave qui se sentait toujours éclipsé par son frère aîné, Achille, qui allait de succès en succès dans ses études de médecine et qui, en conséquence, était l'enfant favori de la famille.

En effet, leur père, le docteur Flaubert, qui était un homme dur, voire impitoyable envers Gustave, ne s'intéressait pas du tout aux goûts littéraires de son fils cadet. Le fait de se sentir humilié et incompris de son entourage crée chez lui un besoin de peindre des caractères incomplets et monstrueux. Témoin, entre autres, ces trois contes écrits en 1837 et inspirés d'une imagination sombre, même sadique :

Rêve d'enfer, qui se déroule dans le monde des démons, est l'histoire d'un homme sans âme, puis *Quidquid volueris*, viol et assassinat commis par un monstre, un homme-singe, fruit de l'union expérimentale d'un homme et d'une guenon et *Passion et Vertu*, le récit d'une femme qui, abandonnée par son amant, finit par s'empoisonner elle-même et sa famille.

Le dénominateur commun de ces contes est le désespoir qui aboutit à la mort par un amour meurtrier.

De la même année, 1837, date *Une leçon d'histoire naturelle, genre commis*, récit satirique, une "physiologie" dans le goût de l'époque qui décrit la physiologie de l'employé "rond-de-cuir", opuscule qui annonce les futures figures romanesques Homais dans *Madame Bovary* et Bouvard dans *Bouvard et Pécuchet*.

C'est en 1838 que Flaubert dédie à son ami et collaborateur du Théâtre du Billard, Le Poittevin, *Agonies*, une sorte d'autobiographie spirituelle composée de ses pensées sceptiques qui, selon l'auteur, "découlent du coeur et du cerveau d'un pauvre enfant de seize ans".

En fait, il n'a aucun espoir dans les hommes : "Je m'ennuie, je voudrais être crevé", soupire l'adolescent toujours

obsédé par ses idées de mort. Le goût du néant et de la mort que lui ont donné les lectures des romantiques “noirs” revient dans ses écrits de cette même année, 1838 : *La Dame des morts* et *Ivre et Mort*.

Cette horreur et ce dégoût de l’existence se retrouvent dans *Smarh, vieux mystère* de 1839, écrit sous l’influence de Goethe ainsi que de Byron et de Quinet, une “diablerie” mi-dramatique, mi-narrative qui annonce *La Tentation de Saint Antoine*.

Le Garçon

A seize ans, Flaubert, avec quelques intimes tels Ernest Chevalier, Le Poittevin et sa soeur Caroline, crée un personnage imaginaire, le “Garçon”, qui est l’incarnation même de la bêtise – une abstraction rabelaisienne – une caricature du bourgeois toujours tant détesté et ridiculisé dans les écrits de Flaubert.

“Le Garçon”, sans doute né au théâtre du Billard, est une sorte de guignol rouennais aux gestes particuliers et au langage affecté mêlé de provincialismes ; un Gargantua moderne dans la peau d’un commis voyageur, rigolard, braillard, autosuffisant et vaniteux.

Ce “garçon” extraordinaire, pour le moins bizarre, qui a une énorme force corporelle, mène une vie de célibataire avec une liberté totale de moeurs. C’est un grand mangeur et buveur qui s’adonne à une goinfrerie sans retenue et à une vie sexuelle débridée.

En effet, ce blagueur dont parle souvent Flaubert dans sa correspondance, représente le bourgeois de l’époque mais également le railleur qui se moque des bourgeois. C’est par cette création inventée que Flaubert et ses camarades arrivent à donner libre cours à leur esprit moqueur et farceur.

Amour idéal : “les fantômes de Trouville.”

C’est dans les *Mémoires d’un fou* de 1838 que l’écrivain raconte ses premières amours.

Flânant un jour sur la plage de Trouville où il passe ses vacances scolaires en 1836, le jeune Gustave aperçoit un peignoir de bain qu’il met à l’abri des vagues. Plus tard, dans la salle à manger de l’hôtel, une femme le remercie de sa galanterie de l’avoir mis hors d’atteinte de l’eau. Celle-ci, très reconnaissante, s’appelle Elisa Foucault, âgée de vingt-six ans, mariée avec un éditeur de musique, Maurice Schlesinger et mère d’une petite fille.

“Elle me regarda. Je baissai les yeux et rougis... le sang me montait à la tête ; j’étouffais. Comme elle était belle, cette femme. Mon coeur se fondit en délices en pensant aux voluptés que donnerait le baiser”.

Mais ses fantasmes s’arrêtent là et les vacances finies, ils se séparent sans s’être dit adieu.

Deux ans plus tard, donc en 1838, Flaubert revient à Trouville mais Elisa n’y est plus. Plein de tristesse de ne plus la voir, il sombre dans de nouvelles hallucinations en pensant à cette Elisa devenue Maria dans la nouvelle *Mémoires d’un fou*. “Oh ! Maria, Maria cher ange de jeunesse... tu resteras au fond de mon coeur... Adieu ! Si j’avais été plus âgé de quatre ou cinq ans...”

A la même occasion, toujours sur la plage de Trouville, il avait rencontré deux filles, Gertrude et Henriette Collier qui, paraît-il, étaient filles d’un amiral anglais, affirmation pourtant contestée.

Ainsi, cette ville normande avec “les fantômes de Trouville” le fait toujours penser à ses premières amours idéales représentant la chasteté et la pureté.